

Hégra en Arabie. Monumentalité et démonumentalisation : reflets directs du rôle de l'aristocratie urbaine ?

François Villeneuve
Professeur, archéologie romaine
Université Paris 1

En ouverture de cette série d'études, j'ai choisi de présenter quelques données et réflexions sur un cas marginal, donc peut-être significatif, voire idéaltypique, qu'on devrait sans doute comparer aux marges extrêmes nord-britannique, sud-maghrébine, ou nord-danubienne du monde romain. Hégra — al-Hijr en arabe, appelée aussi Madâ'in Sâlih depuis le XVII^{ème} siècle —, le plus fameux site archéologique de l'Arabie Saoudite, classé en 2008 au patrimoine mondial de l'UNESCO, a été une ville importante pendant quelques siècles, quoique située aux extrêmes confins méridionaux des royaumes périphériques du monde hellénistique tardif, des royaumes-clients de Rome au I^{er} siècle apr. J.-C., puis de l'empire romain, avant d'être ensuite franchement en dehors de tout ensemble politique connu jusqu'à présent. Il y a là, tout à la fois, des monuments très remarquables, et une absence tout aussi remarquable de monuments attendus dans une ville romanisée dans un royaume-client, puis romaine. Je vous présenterai d'abord rapidement cette ville dans son environnement. Puis nous examinerons sa parure monumentale : visible : probable ou possible ; et absente. Enfin, j'essaierai de dégager en conclusion quelques pistes d'explication, du moins de réflexion.

Présentation

Hégra se trouve dans le Hejjâz, à 200 km à l'est de la mer Rouge, à 300 km au nord de l'actuelle Médine (antique Yathrib) et à 600 km au sud-est de Pétra la capitale du royaume nabatéen. Trente kilomètres au sud se trouve la ville actuelle d'al-'Ula, capitale d'un royaume nord-arabique autour du milieu du I^{er} millénaire av. J.-C., Dedan. Mais ces deux villes antiques sont séparées par un défilé où abondent les inscriptions rupestres de militaires en faction, romains notamment. On en déduit depuis longtemps que ce défilé a marqué durablement une frontière : la frontière méridionale du royaume nabatéen puis de l'empire romain, et que l'histoire des deux villes a divergé à partir de la fin du I^{er} millénaire av. J.-C. De fait, il n'y a aucun témoignage, plus au sud que Hégra et que ce défilé, d'une souveraineté nabatéenne, puis romaine. Hégra est donc la ville frontière, à partir du moment où les Nabatéens en prennent le contrôle.

La topographie (**fig. 1**) fait alterner des buttes-témoins gréseuses et des dépressions, autour d'une plaine centrale très plane longée par un oued à l'ouest. Les vestiges archéologiques divers s'étendent sur une grande surface, ce qui a conduit les autorités à définir un parc archéologique enclos, de 1450 ha, mais la ville *intra muros*, à l'intérieur d'un rempart en briques crues aujourd'hui très arasé, occupait, très densément, 53 ha. La fondation d'une localité puis d'une ville dans ce milieu très aride ne pouvait découler seulement du facteur stratégique, le proche défilé déjà cité, ni du passage à cet endroit du tracé naturel de la grande voie caravanière menant du Yémen, pays des aromates, vers Pétra et la Méditerranée. Dans ce milieu extrêmement aride, il fallait aussi de l'eau et des potentialités agricoles : de fait, des

nappes phréatiques facilement accessibles ici ont permis la constitution progressive d'une très vaste oasis de palmiers-dattiers, dès lors que des puits étaient creusés dans la roche et/ou maçonnés : de fait, 130 puits antiques ont été localisés. Ces puits pouvaient également abreuver des centaines de dromadaires. Les fonctions premières de Hégra sont donc claires : ville-oasis subsistant de sa palmeraie et des cultures abritées par les palmiers-dattiers et halte caravanière sur une piste majeure de l'Arabie.

Les dates les plus anciennes obtenues par le C¹⁴ et par la céramique font remonter pour l'instant les occupations les plus anciennes au IV^{ème} siècle av. J.-C. Hégra était alors vraisemblablement une localité dépendante de sa voisine et capitale, Dedan. Les Nabatéens de Pétra n'en ont très probablement pris le contrôle que beaucoup plus tard, à l'occasion peut-être de leur transit caravanier régulier vers le Yémen : sans doute dans le courant du I^{er} siècle av. J.-C., comme en témoignent quelques fragments d'objets. Vers 25 av. J.-C., quand Rome tente une expédition militaire depuis l'Égypte vers l'Arabie du Sud, "le village de Hégra", *Egra kômè*, est en tout cas déjà dans le territoire des rois nabatéens : Strabon (XVI, 4, 24) en témoigne. Mais c'est vingt ans plus tard, au début du long règne du grand roi nabatéen Arétas IV (-8 /+40), que l'on constate l'apparition massive du monnayage royal nabatéen dans la ville et d'inscriptions nabatéennes en nombre, la construction d'un grand rempart, (6) le creusement de tombeaux monumentaux dans les falaises, et une grande activité de construction partout dans la ville. Cette période d'activité majeure dure durant le I^{er} siècle apr. J.-C., s'étiolant probablement pourtant à la fin du siècle. En 106 pr. J.-C., Hégra comme l'ensemble du royaume nabatéen passe sous administration romaine directe, dans le cadre de la province d'Arabie. Hormis le stationnement de quelques unités auxiliaires de l'armée, le passage occasionnel de soldats ou de détachements de la légion de la province, et une opération de réfection conduites à la fin du II^{ème} siècle, son histoire est alors mal connue. La date de l'abandon romain, fin du II^{ème} siècle, III^{ème} siècle, est encore indéterminée. Durant les siècles suivants, Hégra reste une ville : l'archéologie témoigne d'une occupation suivie et de réfections jusqu'au VI^{ème} siècle au moins ; une inscription nabatéenne datée de 356 montre que Hégra a alors un "chef", au demeurant judaïsé sans doute ; mais l'économie monétaire a totalement disparu dès le milieu du IV^{ème} siècle. On ignore tout pour l'instant du système politique de la région à la fin de l'Antiquité. Au moment de la révélation du *Coran* ou du moins de sa compilation, le lieu est déjà abandonné, pour toujours, comme le montre la sourate *al-Hijr* : ses anciens habitants, qualifiés de peuple de *Thamoud*, sont maudits pour leur impiété, et la *Sunna* interdit à quiconque de passer la nuit en ce lieu, d'y prier, ou d'y manger.

La redécouverte a eu lieu au XIX^{ème} siècle ; l'exploration s'est déroulée par à-coups depuis lors, mais on peut n'en retenir que les quatre phases majeures : l'examen méticuleux des Dominicains A. Jaussen et R. Savignac en 1907, publié dans leur monumentale *Mission archéologique en Arabie* à partir de 1909 ; les sondages de D. al-Talhi et les études épigraphiques de J. Healey dans les années 1980-1990 ; la prospection systématique française conduite de 2001 à 2006 sous la direction de J.-M. Dentzer puis de Laila Nehmé ; enfin les grandes fouilles programmées franco-saoudiennes entamées en 2008 sous la direction de L. Nehmé, D. al-Talhi et moi-même¹.

¹ A. Jaussen & R. Savignac, *Mission archéologique en Arabie*, Paris, 1909-1914. J.F. Healey, *The Nabataean Tomb Inscriptions of Mada'in Salih*, Oxford, 1993. D. al-Talhi, *Mada'in Salih. A Nabataean Town in North-West Arabia. Analysis and Interpretation of the Excavations 1986-1990*, Unpublished PhD, University of Southampton, 2000. L. Nehmé *et al.*, "Mission archéologique de Mada'in Salih (Arabie Saoudite) : Recherches menées de 2001 à 2003 dans l'ancienne Hijra des Nabatéens", *Arabian Archeology and Epigraphy*, 17, 2006, pp. 41-124. L. Nehmé, D. al-Talhi & F. Villeneuve *edd.*, *Report on the First Excavation Season at Madâ'in Sâlih, Saudi Arabia (2008)*, Riyadh, 2010.

La monumentalité urbaine et ses absences

Les monuments visibles, par les archéologues dès les débuts de l'exploration, et qui l'étaient nécessairement — fortement — par les habitants de l'Antiquité, sont extra-urbains, rupestres, et funéraires. Outre plusieurs milliers de simples tombes-fosses creusées dans la roche et qui n'ont rien de monumental, il y a en effet tout autour de la ville de Hégra (**fig. 1**) définie par son rempart 94 tombeaux rupestres dont la façade présente une imitation d'architecture : c'est la projection sur un plan vertical, celui des falaises, d'un tombeau-tour — comparable dans le principe aux tours funéraires construites que l'on trouve par exemple Palmyre, ou aussi dans d'autres régions de l'Arabie. C'est une forme de tombeau monumentale par excellence, puisqu'ayant le maximum de visibilité, par opposition notamment aux hypogées, totalement absents à Hégra. Le principe repose sur une monumentalisation de la nature d'une part : (**fig. 1 & 2**) les commanditaires et les tailleurs de pierre tirent parti de la très spectaculaire ceinture intermittente de falaises gréseuses qui entourent la plaine centrale (en voyant parfois trop grand : plusieurs façades sont inachevées, voire seulement commencées : **fig. 2**, dr.) ; il comporte d'autre part une certaine économie de dépenses : autant les façades sont soignées, géométriques, et sommairement ornées, au moyen d'un vocabulaire décoratif restreint (merlons, chapiteaux à cornes et corniches en gorge égyptienne omniprésents, **fig. 2**, g. ; rosettes, urnes, occasionnellement petits frontons, frises doriques, aigles, fauves affrontés) — tout cela a coûté plusieurs mois de travail — , autant l'intérieur des tombeaux n'est que très sommairement aménagé, irrégulier en plan, en volume et en types de logements funéraires, et quasiment non ornementé. Il n'y a donc souci que de la partie visible, en façade. L'ostentation est patente : ces tombeaux sont à quelques petites centaines de mètres de la ville *intra muros* et, pour une grande majorité d'entre eux, dont les façades sont tournées vers la ville on les voit en permanence depuis celle-ci.

Une petite centaine de tombeaux rupestres monumentaux, donc, à comparer aux 620 qui sont connus à Pétra : c'est beaucoup moins que dans la capitale, et cette différence de quantité va de pair avec une variété beaucoup moins grande, non pas en dimensions, mais en typologie : on ne trouve pas à Hégra, par exemple, les fameuses façades de type hellénistique, à colonnes et grand fronton, au décor surabondant, qui font la renommée de Pétra.

En revanche, comme à Pétra, les tombeaux sont pour la plupart regroupés en nécropoles, avec des façades parfois presque contiguës sur les falaises des massifs les plus visibles depuis la ville. Très occasionnellement (**fig. 3**), on peut trouver un tombeau isolé, alors majeur, comme le *Qasr el-Farid*, par ses dimensions et par l'ampleur qu'il prend dans son substrat rocheux.

Par chance, un tiers de ces tombeaux portent une inscription, toujours en langue nabatéenne. Toutes celles qui sont datées le sont entre -1/+1 et 75. Les inscriptions, et notamment les inscriptions datées, étant représentées sur tous les types de tombeaux identifiés, on est en droit de considérer, par une double extrapolation, des inscriptions datées aux inscriptions en général, et des monuments inscrits aux monuments anépigraphes, que toutes ces façades appartiennent au Ier siècle apr. J.-C., avec peut-être un ralentissement ou même un arrêt dans le dernier quart du siècle. Bien que la ville ait existé, on l'a vu, du IV^{ème} siècle av. J.-C. au VI^{ème} siècle apr. J.-C., la phase de monumentalisation funéraire n'a duré qu'un siècle au maximum, et elle a commencé exactement au tournant de l'ère chrétienne. En revanche, évidemment, ces tombeaux ont continué à faire partie du paysage monumental péri-urbain au-delà de la fin du Ier siècle, c'est-à-dire au-delà du passage sous souveraineté romaine, s'imposant toujours aux regards des habitants de la ville, comme le montre la **fig. 4** : le rempart, trace-brun-rose ici, passe à quelques mètres d'un "champignon" gréseux ; une partie de la nécropole dite *Qasr al-Bint* domine à l'arrière-plan, et plus loin l'impressionnant *Jabal Ithlib*, dont nous allons reparler. Enfin, les inscriptions funéraires nous font connaître 33 propriétaires-commanditaires ou groupes de propriétaires-bâisseurs de tombeaux, en majorité

des hommes. Ce sont des notables, aux noms nabatéens. Les hautes fonctions militaires ou administratives sont bien représentées : un centurion (la fonction existe dans l'armée nabatéenne), trois éparques, deux stratèges (gouverneurs militaires), trois membres de familles d'un stratège.

La monumentalité périurbaine, à Hégra, n'est pas que funéraire. Le paysage au nord-est de la ville est dominé de façon impressionnante par un massif au sommet déchiqueté, dessinant des formes pointues, appelé le *Jabal Ithlib*. Trop éloigné de la ville, il ne se prêtait pas à une exploitation funéraire : la base de ses falaises était masquée aux yeux des habitants par les buttes plus proches. Mais (**fig. 5**) les Nabatéens venus de Pétra n'ont pu manquer d'être frappé par la faille naturelle très étroite qui constitue l'unique accès à l'intérieur du massif : ce défilé ressemble fortement, en beaucoup plus court, au fameux *Sîq* qui constituait l'entrée solennelle et processionnelle de Pétra. C'est probablement cette ressemblance qui a conduit à l'aménagement de ce massif et de ce défilé longtemps restés vierges. À l'entrée du défilé a été excavée une énorme salle de banquets culturels, localement appelée le *Diwân*, en forme de *triclinium*, banquettes rupestres à la base, tandis que les parois de la faille étaient entaillées de proscynèmes, de bétyles, et d'inscriptions. Le défilé conduit, dans le massif, à une étroite cuvette rocheuse aux fortes pentes, totalement isolée des environs, parfaitement silencieuse. Ses pentes ont été exploitées de façon dense pour installer des *triclinia* culturels, rupestres ou construits, des niches abritant des bétyles, des inscriptions de dédicace ou d'*ex voto*, et l'unique citerne de tout le site de Hégra : exclusivement des installations à caractère religieux. Hormis le colossal *Diwân* à l'entrée du défilé, il s'agit d'aménagements de dimensions modestes, et peu ornementés ; mais le cadre naturel inouï et les dimensions étonnantes du *Diwân* permettent de conclure à nouveau, ici, à une monumentalisation de la nature — très probablement à l'imitation de celle opérée à Pétra. Il n'est pas anodin de constater que ce secteur a cessé, nos fouilles l'ont démontré, d'être aménagé, et même utilisé, à l'aube du II^e siècle, donc à l'avènement de la puissance romaine, avec notamment un arrêt de l'entretien et du fonctionnement des salles de banquet.

Nous avons observé jusqu'ici la monumentalité *périurbaine*, qui est patente, et ses choix. N'existe-t-il à Hégra aucune forme de monumentalité *urbaine* ? Sur les mêmes prémisses, il convient de se demander si elle ne s'est pas portée avec prédilection sur des accidents naturels remarquables. Hégra *intra muros* (**fig. 6**) n'est pas uniformément une plaine sableuse propice à l'installation d'un dense tissu d'habitations. Cinq buttes rocheuses, d'inégale importance, sont présentes à l'intérieur du rempart. Au nord, le *Marbat al-Hisan*² est le petit "champignon" gréseux déjà mentionné (cf. **fig. 4**). Les grosses buttes 131 et 132, aux parois verticales, dominant le centre du paysage urbain de plus de dix mètres. Au sud, on trouve les vastes buttes A et B, contre lesquelles passe le rempart. De fait, toutes ont été aménagées, retaillées, leurs parois ont été encore verticalisées. La butte B, par exemple, a été le lieu d'implantation d'une citadelle, peut-être pré-nabatéenne déjà, d'ailleurs. Le *Marbat al-Hisan* devait bien avoir accueilli quelque chose d'important sur son sommet plat, malgré, ou plutôt du fait de, son accès pour le moins malaisé : de fait, nous y avons découvert deux tombes-fosses (**fig. 7**), identiques à des milliers d'autres, mais à l'évidence dans une position extrêmement privilégiée. Sinon monumentalisation de la nature, il y a du moins ici exploitation de sa monumentalité intrinsèque, anthropisée et rendu significative par la proximité immédiate de la porte nord du rempart.

La butte 132 (**fig. 8**), autre exemple rendu manifeste par nos fouilles, a été travaillée de façon à accueillir à son sommet une esplanade culturelle, rupestre et construite, à l'air libre, qui domine toute la ville. Elle est très détruite, mais son importance est rehaussée par le fait que

² Appellation locale imagée : "le pieu à attacher le cheval" — le cheval dont le licol, à force de tourner autour de la roche, en use le pied.

l'on y trouve dans ses débris des restes de décor architectural et par l'aménagement à son pourtour de terrasses colossales et, immédiatement contre la base de la butte, d'un puits, le seul dans tout ce secteur urbain, un puits évidemment sacralisé. L'esplanade perchée évoque très fortement ce qu'il est convenu d'appeler les "hauts lieux" cultuels de Pétra, entre autres. Outre cette transformation systématique des accidents du relief en monuments, funéraires, cultuels ou militaires, les traces de monumentalité possible *intra muros* sont nettement plus malaisées à discerner — en dépit de fouilles déjà très extensives et d'une vaste prospection géophysique — et à certains égards infimes. Elles existent pourtant, à l'état de *membra disiecta*, tantôt découverts jadis à l'occasion de fouilles sauvages, tantôt repérés dans nos fouilles, mais recyclés dans les maçonneries des phases tardives des habitations urbaines. Elles signalent donc des monuments intégralement bâtis et non plus seulement naturels, mais disparus ensuite, donc démonumentalisés. Un petit chapiteau nabatéen inspiré du style ionique a été trouvé à quelques mètres en contrebas de l'esplanade rocheuse 132, non loin d'ailleurs d'une inscription latine dont nous reparlerons. D'un secteur d'habitat fouillé au sud-ouest de la ville (chantier 9) sont sortis, fort altérés du fait de leur réemploi, un gros chapiteau nabatéen et une partie d'une grosse tête de lion. Avec des indices stratigraphiques tirés de ce secteur, ces deux pièces laissent supposer là l'emplacement d'un sanctuaire nabatéen, loin cette fois de toute curiosité naturelle visible. Un cadran solaire (**fig. 9**) de belle facture (présenté au Musée archéologique d'Istanbul), de 40 cm de haut, inscrit d'un ex voto en nabatéen par un Juif, Manassé fils de Natan, aurait été découvert, par les soldats turcs travaillant au chemin de fer Damas-Médine dans les années 1900, dans le secteur d'un camp militaire nabatéen, situé en limite sud de la ville et dont nous reparlerons. Un tel cadran, qui plus est avec un ex voto, appartient assez généralement au mobilier d'un sanctuaire : je suppose donc que les soldats nabatéens l'ont pris, pour les besoins du camp, dans un secteur cultuel. Enfin, un petit chapiteau de pilastre (**fig. 10**) géométrique de type sud-arabique (l'ornementation à Hégra est éclectique), trouvé en fouilles dans un quartier d'habitation du nord-ouest de la ville (chantier 10), conduit à évoquer le développement de l'architecture domestique : sans qu'on puisse parler de monumentalisation à proprement parler dans ce domaine, on passe d'une architecture intégralement en briques crues, jusque dans le Ier s. apr. J.-C. parfois, à une architecture sur soubassements de pierres, et parfois légèrement ornementée, comme en témoignent ces chapiteaux, qui devaient couronner des paires de petites colonnes devant les portes d'entrée des maisons. Et c'est parfois à l'époque romaine, au IIème siècle probablement, que les habitations atteignent le point le plus élevé de leur développement architectural : ainsi, au chantier 2, vers le centre de la ville, est-ce à cette époque seulement que se trouve une pièce au sol dallé, unique pour tout le site pour l'instant : un vestibule (**fig. 11**, au nord de la pièce C).

Car la monumentalité est aussi et surtout fort *négligée*, à Hégra, et certains de ses aspects attendus, en pleine époque hellénistique tardive à post-hellénistique, sont franchement absents. L'urbanisme, d'abord, au sens normé du terme, fait défaut. Ainsi, le chantier 1, zone d'habitation, fait apparaître au nord une rue qui a existé durant toute l'histoire de la ville, mais dont le tracé courbe à l'est, inspiré par le relief d'origine, n'a jamais été redressé. Le chantier 2 (**fig. 11**) montre l'alternance des constructions en élévation et des terrains vagues correspondant aux ruines de bâtiments effondrés : ici, quand l'édifice au nord de la rue atteint son meilleur développement, avec le vestibule dallé, l'édifice sud n'est plus qu'un champ de ruines. Les recherches, parfois prometteuses, d'édifices monumentaux *in situ* — au chantier 8, une série de très gros tambours de colonnes et un bloc de 2, 70 m de long, affleurant à la surface — s'avèrent frustrantes : tambours de colonne et long blocs ont été réemployés pour caler un très quelconque mur de périphérie de maison. La voirie (**fig. 12**) ne présente aucune trace d'aménagement soigné : pas le moindre pavement de rue ; pas d'égout enterré, pas même de canalisation : au chantier 2, une sortie d'égout (finalement condamnée à l'époque romaine),

après avoir transité sous une maison, se déverse à l'air libre dans la rue. À l'échelle de l'ensemble de la ville, d'occupation très dense toutes périodes confondues, la prospection géophysique fait apparaître de longues rues, plus ou moins selon des directions sommairement perpendiculaires, soit une idée générale d'organisation urbaine, mais aucun tracé directeur et aucune régularisation qui aurait marqué durablement le tissu urbain. De façon plus frappante encore pour le familier du monde immédiatement préromain et romain, il est manifeste qu'il n'y a jamais eu à Hégra place publique, avenues à colonnades, nymphée, *Tychaion*, théâtre, hippodrome, évidemment pas amphithéâtre, et probablement pas de bains — encore que des séries de briques cuites rondes, découvertes dans un chantier *extra muros*, laissent supposer peut-être la *suspensura* d'un hypocauste. Autant l'ensemble urbain nabatéen a été fort monumentalisé à certains égards, à certains égards seulement, autant la ville romaine n'a pas été romanisée, au sens usuel et à peu près universel du mot dans son acception relative au paysage urbain.

Quid, pour finir, du rempart, bâti en un seul temps, au Ier siècle, au début semble-t-il de ce siècle ? Construit en briques crues, mais long de trois kilomètres et renforcé tous les 35 mètres de petits bastions à soubassement en pierres, c'est un ouvrage ambitieux, sans rien devoir cependant aux plans et aux techniques grecs ni romains. Ambitieux, mais était-il monumental ? épais en moyenne de 2,25 m, il ne doit pas avoir supporté une grande élévation : aux environs de 5 mètres de hauteur sans doute. Enceinte efficace pour contrôler la population, les portes étant en tout petit nombre, trois sans doute, elle n'était nullement impressionnante dans ce paysage vaste et grandiose. Les portes, précisément, n'étaient en aucune façon de grands ouvrages. Deux tours, de dimensions modestes, cinq mètres sur huit pour la porte sud-est en cours de fouilles (**fig. 13**), flanquent simplement un passage non dallé et se raccordent directement aux courtines en briques crues. N'est bâti en pierres que le bas des parties faisant face au dehors et bordant le passage. Seul élément réellement impressionnant de ce dispositif de protection et de contrôle : le vaste camp militaire antique (**fig. 14**), de plan quadrangulaire, jouxtant au nord le tronçon sud du rempart et appuyé à l'est sur la forte colline B, portant une petite citadelle. Ce camp domine puissamment les abords sud de la ville, vers la frontière déjà signalée, et toute la ville *intra muros*. Des éléments de décor visibles déjà avant fouille, dans le quadrant nord-est de ce camp, tambours de colonnes et chapiteau sommaire, laissent deviner une façade d'inspiration monumentale regardant peut-être vers la ville, d'où elle était alors nécessairement fort visible : nous supposons un palais du stratège. Ce camp n'est pas romain : l'abondant matériel en surface en témoigne, monnaies comprises, il est nabatéen.

Venons-en aux conclusions,
en reprenant les choses dans l'ordre chronologique.

Hégra a dû être d'abord une localité urbaine petite, puis moyenne, du IV^e siècle av. J.-C. au moins au début du Ier siècle av. J.-C. voire un peu plus tard : une probable dépendance de sa voisine méridionale et capitale, Dedan. Dans cette phase, la monumentalité est des plus réduite, utilitaire et non ornementée : peut-être une citadelle sur la colline B, peut-être quelques tombeaux perchés dans la falaise du *Qasr al-Bint* — du plus simple des types, une simple baie rectangulaire ouvrant sur une grotte taillée. L'absence monumentale dans cette phase n'est pas due à la période — Dedan elle-même possède des statues colossales, des tombeaux rupestres ornés de reliefs figurant des lions, un gigantesque bassin cultuel monolithe — : elle est due au caractère secondaire de l'agglomération précoce de Hégra.

Après une phase de pénétration et de prise de contrôle progressive par les Nabatéens de Pétra, dans la seconde moitié du Ier siècle av. J.-C. *grosso modo*, un changement majeur a lieu à peu près au tournant de l'ère chrétienne. Hégra devient une colonie militaire des rois de Pétra,

avec un afflux de population, dont des élites chargées du gouvernement de la ville et de la région et de son contrôle militaire. Le camp sud et le rempart en sont le reflet le plus direct. Plus lente de réalisation, la monumentalisation du paysage rupestre, *intra* et *extra muros*, funéraire et religieuse, traduit à la fois le désir des élites nabatéennes de s'appuyer sur des repères connus à Pétra — d'imiter Pétra — et leur volonté d'ostentation, en tant que familles et en tant que groupe dominant important un modèle. D'une façon qui nous apparaît pour l'instant plus ténue, la monumentalisation bâtie est en marche ici ou là dans la ville — sanctuaires et habitations — mais sans que jamais, sans doute en raison de la distance aux villes grecques ou déjà romaines, apparaisse le souci d'un urbanisme monumental, sous ses diverses acceptions.

Une bonne partie de ces manifestations disparaissent d'un coup soit au moment de l'annexion romaine, soit déjà, pour des raisons inconnues, une trentaine d'années plus tôt. Si l'architecture domestique paraît rester portée, pendant encore quelques décennies, par un courant de développement, si bien sûr les tombeaux rupestres subsistent dans le paysage et restent très utilisés — mais de façon très désordonnée et pour ainsi dire comme des tombeaux "de masse" — Hégra n'a manifestement en aucune façon connu l'impulsion nouvelle, et en général très normalisée, très mimétique, qui caractérise partout pour les villes, quand elles ne sont pas abandonnées, l'insertion dans une province romaine.

Hégra romaine n'est pas du tout abandonnée : elle se démonumentalise. La part nabatéenne de sa population ne disparaît pas : elle perd ses repères nabatéens. L'intérêt romain pour cette ville annexée par routine, puisqu'elle était la ville frontière du royaume annexé, semble avoir été très mince — c'était trop loin, trop isolé, trop chaud, trop sec — avant qu'un bref regain d'intérêt se manifeste à la fin du II^{ème} siècle, mais peut-être exclusivement militaire. Une inscription latine découverte voici déjà neuf ans par D. al-Talhi³ dans les fouilles au pied de la butte 132 illustre ces derniers points. En voici le texte :

Pro salute Imp(eratoris) Caesaris M. Aureli / Antonini Aug(usti) Armeniaci Parth[ic]i Me/dici Germanici Sarmatici Maxim[i] v[al(?)] / lum vetustate dilabsum civitas He/grenorum suis impendi[s res]tituit sub / Iulio Firmano leg(ato) Aug(usti) pr(o) pr(aetore) instan[tib(us)] / operi Pomponio Victore)(=centurione) leg(ionis) III Cyr(enaicae) et N[u]/misio Clemente collegae (!) eius cur[am] / agente operarum Amro Haianis pri/mo civitatis eorum.

"Pour le salut de l'empereur César Marc Aurèle Antonin Auguste, Vainqueur des Arméniens, des Parthes, des Mèdes, des Germains et des Sarmates, Très Grand, la cité des Hégréniens a restauré à ses frais la fortification (?) qui s'était effondrée par vétusté, sous le gouvernement provincial de Julius Firmanus. L'exécution des travaux était confiée à Pomponius Victor, centurion de la III^{ème} Légion Cyrénaïque et à son collègue Numisius Clemens, et la maîtrise d'œuvre à Amrou fils de Hayan, chef de leur cité".

Le texte est datable entre 175 et 177 très probablement, sous Marc Aurèle. À cette date, la *civitas* des Hégréniens existe toujours, sous une forme institutionnelle apparemment rudimentaire au regard des villes romaines : elle a des finances, et elle a un chef : un *primus*. Ce chef est un Nabatéen, son nom le montre : Amrou, fils de Hayan. On ignore la nature de l'ensemble *vetustate dilabsum* restauré : [*val*]lum, le mur d'enceinte, ou bien [*temp*]lum. Mais il y a bien effondrement par vétusté, signe que la ville a déjà périclité. Si l'armée romaine intervient, comme maître d'ouvrage de ces travaux, c'est qu'elle est là désormais ; et si elle est là, c'est pour des raisons militaires, temporaires très probablement — reprise de contrôle de la zone. Est-ce bien le rempart qui est alors restauré (plutôt qu'un temple voisin de la butte 132 dont je ne vois pas pourquoi il aurait intéressé l'autorité romaine ?) La porte sud-est, en cours de fouilles, peut laisser penser que oui : ses actuels murs de pierres sont faits de blocs

³ D. al-Talhi & M. al-Daire, "Roman Presence in the Desert. A New Inscription from Hegra", *Chiron*, 35, 2005, pp. 205-217.

réemployés, dont de nombreux blocs inscrits. L'un d'entre eux, un bloc d'angle orné d'un génie ailé portant un buste, est porteur de deux inscriptions latines, sur deux faces, dont je livre une lecture provisoire⁴ :

Iamo (?) nostro felici / T(itus) Anto(nius ?) Proclus (centurio) pri(nceps ?) / (et) Ulp(ius) Bassus (centurio) tit(...) eius<d>(em ...) / Bene exivimus gra/tias agimus.

"À notre bienheureux IAMO (?), Titus Antonius (ou Antoninus ?) Proclus, centurion *princeps* (?) et (le prénom manque) Ulp(ius) Bassus, centurion (...) dans la même (unité ?) L'issue nous a été favorable et nous te rendons grâce."

Sur la face perpendiculaire *I(ovi) O(ptimo) M(aximo) ...*, une dédicace "à Jupiter Très Bon Très Grand", dont la suite, sur une ligne et demie, est obscure.

Cette pierre réemployée me paraît provenir d'un petit monument à la fois honorifique et commémoratif, plutôt que funéraire, érigé par une troupe romaine. Sa date reste incertaine, mais il doit s'agir un monument commémorant les circonstances d'un combat du II^{ème} siècle, puis tombé en ruines : pierre pieusement recyclée en bloc angulaire de base de cette porte lors d'une reconstruction romaine à la fin du II^{ème} siècle.

Ensuite, c'est le silence, et apparemment une complète absence de "monuments", du III^{ème} siècle à la fin de l'Antiquité. Le départ définitif des troupes romaines n'est pas daté. La communauté urbaine reste pourtant organisée, sous les ordres d'un "chef" jusqu'au IV^{ème} siècle au moins : en témoigne une inscription datée de 356, nabatéenne, curieusement trouvée à Jeddah. Mais les habitants du III^{ème} siècle et au-delà utilisent les tombeaux monumentaux, comme ils utiliseraient n'importe quelle commodité funéraire. Ils ne paraissent pas créer de nouveau sanctuaires ou autres monuments. Quand ils taillent une falaise pour une tombe, c'est à la façon de la tombe d'une certaine Raqûsh, datée de 267 par une inscription de graphie encore nabatéenne : un simple et grossier sarcophage rupestre suspendu (**fig. 15**), avec une inscription peu soignée. Le savoir-faire et les financements substantiels ont disparu, alors qu'il s'agit toujours de Nabatéens (même si cet ethnique, alors, a disparu depuis un siècle et demi), et certainement des élites de la ville. Quant à l'architecture domestique, sa paupérisation est très marquée durant les derniers siècles de l'histoire de la ville.

Ce déclin, qui n'est pas la conséquence du départ des Romains, puisqu'il a commencé à leur arrivée, voire un peu avant, n'est pas inhérent à la péninsule arabe : l'Arabie du Sud-Ouest, au III^{ème} siècle, au IV^{ème}, et au-delà, est riche en réalisations ou réaménagements monumentaux (palais, remparts, sanctuaires, grands barrages — certains de ces derniers, beaucoup plus près de Hégra, dans la région de Khaybar et Médine, remontent peut-être à cette époque aussi).

Cela paraît plutôt être une conséquence de l'isolement : une simple ville-oasis, qui n'a bénéficié que brièvement de l'intérêt d'un pouvoir central, nabatéen, et peut-être un peu plus longuement de la richesse caravanière d'une élite, périclité peu à peu, au point semble-t-il d'être purement et simplement remplacée, au VII^{ème} siècle, par une autre ville à une cinquantaine de kilomètres au sud, Qurh (l'actuelle Mâbiyât). Il est remarquable de noter que le sens même des tombeaux rupestres monumentaux, à Hégra, comme toute idée de leur histoire, se sont finalement perdus : en témoignent quelques sourates du Coran, qui montrent que les grottes funéraires d'al-Hijr sont perçues au VII^{ème} siècle comme des "maisons" ; mais elles sont bizarrement pleines d'ossements humains : c'est donc que leurs habitants ont été brusquement annihilés par Dieu, en punition de leur impiété. Des monuments, oui, mais domestiques, *donc* très anciens, car de pareilles maisons ne peuvent être que très anciennes : attribuées à un passé plurimillénaire, celui du peuple de *Thamoud*, que la tradition musulmane rejette vers le III^{ème} millénaire, alors que nombre de textes, de Pline ou Ptolémée entre

⁴ Lecture et traduction établies en collaboration avec Zbigniew Fiema, Académie des sciences, Helsinki.

autres, nous les montrent dans la région au nord de Hégra aux Ier et IIème siècles de notre ère.
(30) Il y a là un grand écart et l'histoire s'est perdue, avec le sens des monuments.

Paris, novembre 2011 ; al-'Ula, février 2012